

1897 10 6 1911
L'Abcille de la Nouvelle-Orléans
N° 1000

Le Numéro Cinq sous

PRIVILEGE D'ABONNEMENTS
Edition Hebdomadaire
1000 N° 1000 1911
1000 N° 1000 1911
1000 N° 1000 1911

L'Abcille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 6 OCTOBRE 1911

85ème Année

Les Visages Silencieux.

Il y a, comme on dit, des visages ouverts et c'est un mot charmant, mais il rend si bien l'idée et si familièrement qu'on se saurait plus guère du mot. Celui qui, un jour, le trouva — et il est mort, et l'on ne sait absolument plus rien de lui, sinon qu'il a trouvé cette façon de dire — avait soudain remarqué l'analogie étrange de la physionomie et d'une porte qui donnerait tout droit sur l'âme.

Le Salomon d'Hugo se vante d'être mystérieux comme un jardin fermé.

Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. Non, cette porte qui donne tout droit sur l'âme est, d'habitude, entrouverte. Grande merveille, déjà ! ... Et l'on regarde par l'entrebâillement.

Ce qu'on voit n'est pas toujours admirable. Et, souvent, même, n'évite pas d'être un peu effrayant, un peu inquiétant. On a même si le spectacle semblerait pauvre et banal, on devrait voir avec enchantement le prospect de voir dans une autre âme, on est si pressé ! On est, on est, à accablé, ordinairement, par la prédilection passionnée qu'on a pour une seule âme, une seule.

— et l'excuse — c'est que les visages grands ouverts n'ont pas toujours grand-chose à montrer. Peut-être sont-ils à cause de cela si loyalement simples, et ils ne cachent pas du tout leur trésor, parce que leur trésor a peu de prix. Autrement, ils auraient plus de préciosité.

Quelques-uns sont, en fait, si précieux, mais le possesseur ne s'en doute pas. Et alors on se réjouit de contempler une telle richesse avec facilité.

C'est le plaisir qu'offrent les beaux enfants, ils ne dissimulent rien. Mais bientôt ils apprennent l'exquise valeur d'une petite âme qui tous les jours acquiert des finesses nouvelles.

Un sentiment leur vient : la pudeur. Et, peu à peu, ils ferment davantage cette porte par laquelle on regarde chez eux, leur physionomie.

Ils sont expansifs, cependant, et, à chaque instant, leur rire, comme un souffle qui soulève un rideau, les dévoile.

Examinez-les à la seconde précise où leurs lèvres s'immobilisent et où leurs yeux se calment : une âme rentre chez elle et s'enferme.

En général, les âmes n'ouvrent leurs portes que dans de certaines conditions et, mondainement, pour recevoir. On est invité ; l'on arrive, et non pas sans quelque cérémonie. Aussi bien n'est-on pas reçu sans apprêt. Le maître ou la maîtresse de la maison a fait, si l'on peut ainsi parler, des frais. Il a mis des fleurs partout, et, sauf de rares occasions, il ne vous accueille pas dans son intimité.

Il est votre camarade ; pourtant, vous ne le connaissez guère. Il vous a dit : "C'est entre nous" et : "Venez comme vous êtes". Vous faites, néanmoins, un peu de toilette ; et vous avez raison, car il est en habit.

Plusieurs psychologues se figurent que les éclats de la passion ouvrent soudain les portes de l'âme et la découvrent. Mais, à la vérité, nous sommes, dans la passion, même plus dissimulés qu'on ne le croit. Il est peu de colères franches ; et la douleur qui ne nous arrache pas les hurlements naïfs d'une bête blessée nous laisse, on ne sait comment, le loisir de nous parler.

Que de gens n'ont-ils pas vus, dans un cruel chagrin, veiller à leur vocabulaire et organiser avec soin leur personnage de deuil ! ... N'accusons pas leur sincérité d'être imparfaite. Ce sont des gens qui ont des manières et qui, spontanément, les gardent.

Il y a des visages absolument fermés. On dirait qu'ils ne se sont jamais ouverts.

C'est à la campagne, surtout, que je les ai rencontrés. Et peut-être, paysan, le eussé-je plutôt rencontrés à la ville. Mais, non : à la ville, l'usage est de présenter à la foule un visage qui parle.

et qu'il me volontiers, qui parle tout de même.

À la campagne, vers le soir, quand on se promène sur les routes, longeant les maisonnettes, on voit sur les seuils, des bonshommes, au vous regardent.

Certains, parmi eux, ont des visages — terriblement — silencieux. On, le silence de leur physionomie est pour vous, un objet de terreur.

Ils sont pourvus, ces visages, de tout ce qui constitue un visage ordinaire : ils ont leurs deux yeux, leur nez, leur bouche et les oreilles réglementaires ; il ne leur manque rien. Ils peuvent être beaux ou laids ; n'importe. Ils peuvent même sourire, et même, ils peuvent parler. S'ils le font, ils n'en sont pas moins silencieux. Leurs paroles n'établissent pas, entre eux et vous, une communication. Leurs paroles ne sont pas des ponts lancés de la forteresse à la route, mais plutôt des ouvrages de défense placés devant la dernière clôture.

Ces visages nous déconcertent. Nous en avons l'effroi.

Ils ressemblent à d'autres visages, et ils ressemblent à notre visage.

Mais ils ressemblent à notre visage comme ressemblent à un langage une phrase qu'on a formée de mots français qui ne s'accordent pas et dont l'assemblage n'est pas intelligible.

Où bien vaut-il mieux les comparer à un langage étranger dont nous ignorons les mots et le dictionnaire et la syntaxe ? ... Je crois que non.

Ces visages silencieux nous déconcertent parce qu'avec une apparence humaine ils nous semblent tout dépourvus d'humanité. Nous ne comprenons rien à eux.

Ce n'est pas qu'ils soient impassibles. Car l'impassibilité n'a rien qui nous étonne. Elle est une volonté de silence, et d'un silence dont nous devinons les motifs ; si nous ne les devinons pas, nous les imaginons, ou du moins nous les supposons ; nous ne sommes point, au surplus, fort exigeants.

Mais il nous déplaît singulièrement que des traits pareils ne signifient rien de pareil à ce que nous traits signifient. C'est le contact de l'évidente analogie et de l'invincible différence qui nous choque et, si je ne me trompe, nous fait horreur.

La preuve, la voici : le visage des animaux n'éveille pas en nous cette bizarre hostilité.

C'est qu'il n'y a pas de rien promis : ce qu'il nous donne est un cadeau et une aubaine. Nous n'avons pas, avec lui, la déception d'avoir entrevu quelque chose de fraternel qui, tout à coup, se manifeste comme n'ayant aucun rapport avec nous.

Face velue au long museau toujours flairant et qui a composé d'odeurs son univers comme j'ai composé le mien de couleurs et de formes, mon chien est, en dépit de tout, mon ami. Quand nos regards se mêlent, nous échangeons une pensée pour laquelle je n'ai guère de mots ; et lui n'en a pas du tout : c'est, malgré les difficultés, une commune pensée qui nous anime et qui a fait que nous ne sommes pas séparés l'un de l'autre par une zone de néant.

Je vois, dans les yeux de mon chien, la gourmandise, la peur, la tendresse, l'amusement. Il n'en fait pas davantage. Pour achever de me séduire, il a le désir de m'être agréable en toutes circonstances diverses, d'ailleurs, sans trop d'abnégation. Et il est habile à concilier ma préférence avec la sienne.

Non aspect ne m'a point averti d'attendre plus. Telle est notre amitié, excellente.

Mais, avec l'un de ces garçons au visage silencieux qui se tiennent, le soir, au seuil de leurs maisonnettes campagnardes, je n'échangerais pas, une pensée.

Il est ordonné que nous nous aimions les uns les autres. Et, cette maxime de la charité divinement prescrite, les philosophes même — ou les niais — qui ont résolu de l'éconduire la remplacent tout de go par cette laïque solidarité, leur trouvaille.

DEPECHEES

Télégraphiques

Guerre civile inévitable au Portugal.

Londres, 5 octobre. — Le "Daily Graphic" publie jeudi une interview avec un royaliste portugais marquant qui déclare que la guerre civile est inévitable au Portugal. Les royalistes, dit-il, sont bien préparés, ont d'amples moyens et possèdent deux cuirassés. Ils n'attendent qu'un signal pour commencer.

Un attentat à la Chambre autrichienne.

Vienne, 5 octobre. — Pendant la séance du Reichsrath, ce matin un individu qui avait pris place dans les tribunes publiques a tiré quatre coups de revolver contre le banc des ministres. Personne n'a été blessé. L'auteur de cette agression a immédiatement été arrêté.

Les coups de revolver ont été tirés au moment où le Dr Adler, un social-démocrate, dans un violent discours reprochait au ministre de la Justice la sévérité des poursuites dirigées contre des personnes arrêtées pendant les récents troubles alimentaires à Vienne.

Les déclarations causèrent un mouvement de panique et la séance fut immédiatement suspendue.

Préparatifs pour le couronnement du Durbar.

Washington, 5 octobre. — Les princes de l'Inde présenteront leurs hommages à leur Empereur et Impératrice, le roi George et la reine Mary d'Angleterre, pour la première fois au couronnement du Durbar à Delhi, le 12 décembre.

Le gouvernement des Indes, d'après le rapport du consul général Michaels, stationné à Calcutta au ministère d'Etat, fait de grands préparatifs pour les onze jours du cérémoniel, du 6 au 17 décembre auquel assisteront deux cent cinquante mille personnes.

Le couple impérial sera escorté par une splendide parade à son arrivée à Delhi le 7 décembre. Le vice-roi les recevra, des mogols régnants, des rajahs et d'autres chefs indigènes leur seront présentés, et l'empereur et l'impératrice seront accompagnés au lieu de la cérémonie par des notables, des fonctionnaires du gouvernement, des dignitaires étrangers en visite et des rajahs hindous, resplendissants dans leurs habits d'or et de couleur et leurs pierreries.

La première pierre du monument commémoratif du roi Edouard, sera posée par le roi George.

Les obsèques du contre-amiral Schley.

Washington, 5 octobre. — Les obsèques du contre-amiral Winfield Scott Schley ont eu lieu aujourd'hui en grande pompe à Washington.

Le cercueil, après un service funèbre à l'église St-John, a été escorté au cimetière par un détachement de Cadets de l'Ecole Navale ; deux détachements de marins des stations navales de Washington et de Philadelphie ; un régiment d'artillerie de Fort Myer et de nombreux officiers de marine, amis et collègues du défunt.

Parmi les centaines de couronnes qui recouvraient le cercueil on en remarquait une envoyée par les survivants de l'expédition polaire Greeley et une de la légation cubaine.

LE CONFLIT ITALO-TURC.

OCCUPATION DE TRIPOLI PAR LES ITALIENS.

Londres, 5 octobre. — Le correspondant de la "Chronicle" dans une dépêche envoyée ce matin à ce journal mande que le cuirassé italien "Conte di Cavour" a été détruit par une mine sous-marine au large de Tripoli et que son équipage et les troupes qui se trouvaient à bord ont péri.

Cette dépêche ajoute : "Une vive canonnade a été entendue la nuit dernière au large de Samothrace, une des îles de la Mer Egée appartenant à la Turquie, mais on ignore encore le résultat de cet engagement."

"Le nouveau comité qui s'intitule de la Défense Nationale, a télégraphié ce matin au roi George d'Angleterre, le priant d'intervenir pour faire cesser le conflit."

La nouvelle de la destruction du cuirassé "Conte di Cavour" est formellement démentie par une dépêche de Rome annonçant que ce bâtiment ne peut avoir sauté au large de Tripoli, car il est actuellement en chantier à l'arsenal de la Spezia. Aucun autre navire de la marine italienne ne porte le nom de Cavour, conséquemment on a tout lieu de considérer la dépêche du correspondant de la "Chronicle" comme un simple canard.

Milan, 5 octobre. — Le "Secolo" publie aujourd'hui un compte rendu du bombardement de Tripoli, qui lui a été transmis par le député italien Di Felice, lequel, par autorisation du ministre de la marine, se trouve à bord du croiseur-torpilleur "Coatit" prenant part au blocus de la Tripolitaine. Voici un résumé de la dépêche de M. Di Felice :

"Le délai pour l'évacuation des non-combattants étant écoulé, tous les consuls de Tripoli hisseront leurs pavillons."

"L'escadre alors se forma en ligne de combat, ayant à sa tête le cuirassé-amiral "Benedetto Brin", suivi par les cuirassés "Roma", "Napoli", "Scyllia", les croiseurs-cuirassés "Giuseppe Garibaldi", "Francesco Ferruccio", "Pisa", "Anioli", "Sardagna" et le croiseur-torpilleur "Coatit". Dans l'intervalle la flottille de torpilleurs croisa au large pour éviter toute surprise possible de la flotte turque."

"En ligne de bataille l'escadre présentait un aspect formidable."

"Les marins à leur poste, les canonniers à leurs pièces, attendaient impatiemment le signal de l'attaque."

"Soudain, au mat de pavillon du navire-amiral s'éleva le signal, "baissez les grands pavois," et en quelques secondes la flotte entière parut transformée sous les centaines de drapeaux qui joyeusement claquaient au vent, puis lentement elle défila devant les forts comme à une revue navale."



UN CORPS D'ARMÉE ITALIEN EN MARCHÉ.

fendi, délégué ottoman au Congrès de l'Union Interparlementaire, agissant sur les conseils de quelques-uns de ses collègues a télégraphié ce matin à son gouvernement suggérant que la Turquie offre de soumettre à l'arbitrage du Tribunal international de La Haye la controverse italo-turque.

Les deux puissances sont signataires de la Convention de La Haye.

Si l'Italie refuse, ce que Bostani Effendi considère comme probable, elle se placera dans une fautive situation aux yeux des peuples civilisés.

A leur séance d'aujourd'hui les délégués de l'Union Interparlementaire ont longuement discuté la question de leur prochaine réunion et le lieu où elle sera tenue.

Le congrès devait se réunir au mois de septembre à Rome mais a été renvoyé en raison de l'épidémie de choléra qui règne en Italie.

Les délégués italiens ont vivement protesté contre cette décision en déclarant que le choléra n'existe pas à l'état épidémique en Italie.

Ces délégués, qui sont le comte So-naz et le marquis de Campanos, ont échangé aussi des paroles très vives avec les délégués turcs. Sur un rappel à l'ordre du président ils ont menacé de quitter la salle, mais ils ont fini par se calmer, grâce à l'intervention et aux paroles conciliantes de quelques-uns de leurs collègues.

Commutation de peine.

Boston, 5 octobre. — Le gouverneur Foss a commué à l'emprisonnement perpétuel la sentence de Edwin F. Cook, de Springfield, reconnu coupable du meurtre de Herbert E. White, de Ludlow.

Cook avait déjà été placé dans la cellule des condamnés à mort et devait être électrocuté la semaine prochaine. Des témoins experts ont dit au gouverneur que le prisonnier était mal équilibré et ne pouvait pas distinguer le bien du mal.

L'histoire du crime de Cook est celle de l'infatuation d'un homme de 21 ans pour une fille de 12.

Cook avait attiré la petite fille de sa résidence de New York avec l'intention de l'épouser, mais elle lui fut reprise par la Société Protectrice des Enfants et confiée au soin de Herbert E. White, un fermier.

Cook se mit à la recherche de White et le tua.

Menace d'une péritonite.

South Bend, Ind., 5 oct. — L'état de Mlle Ethel Barrymore, l'actrice qui est tombée suitement malade mercredi, menacé d'une péritonite, s'est légèrement amélioré jeudi. Le mari de Mlle Barrymore, Russell G. Colt, de New York, est attendu ici aujourd'hui.

Paris, 5 octobre. — Bostani Ef-